

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 22/2 (1995)

DOI: 10.11588/fr.1995.2.59412

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

dem Phänomen städtischen Wachstums und der Hochkonjunktur staatlicher Interventionen zu leisten.

Ulrich-Christian PALLACH, Harsewinkel b. Gütersloh

Martin PAPENHEIM, *Erinnerung und Unsterblichkeit. Semantische Studien zum Totenkult in Frankreich (1715–1794)*, Stuttgart (Klett-Cotta) 1992, XII–353 S.

L'ostentation de la mort est un trait caractéristique du quotidien de la France ancienne. Les funérailles y sont fêtes à l'égal des défilés militaires. Ces »pompe funèbres« sont, il est vrai, l'apanage des puissants. Pour le menu peuple, on en fait moins d'affaire. Mais les grands meurent comme ils ont vécu: sur la place publique.

Dans la tradition scolaire flotte encore parfois le souvenir quelque peu brumeux des oraisons funèbres, traditionnellement lié au nom de Bossuet. Une des originalités du travail de Martin Papenheim a été d'en faire le point de départ d'une enquête sur la représentation collective de la mort dans les élites sociales de la France d'Ancien Régime. Non pas la mort comme tragédie personnelle, passage dans un au-delà plein d'ombres et de menaces, mais plutôt comme coupure d'avec le monde des vivants, menace d'oubli sitôt le dernier soupir exhalé. La fête funéraire, qui trouve dans le discours prononcé devant le cercueil sa manifestation la plus explicite, a pour fonction de promettre au défunt qu'il ne sera pas oublié; mieux: qu'il vivra éternellement dans le souvenir des vivants qui se transmettront d'âge en âge le récit de ses vertus.

Conçu explicitement comme la célébration d'un individu disparu, la cérémonie mortuaire est encore plus destinée aux vivants, invités à méditer sur la fragilité des choses de ce monde et conviés à préparer par une vie irréprochable le bilan qu'on ne manquera pas d'établir au moment de leur disparition. Ce *memento mori* à finalité moralisatrice, on se doute bien qu'il est tout entier d'inspiration chrétienne, inséparable qu'il est de l'Eglise, aussi bien institution que bâtiment public où s'assemble la foule des fidèles. Le prêtre reste l'organisateur obligé des cérémonies. Mais cette marque si évidemment religieuse ne doit pas pour autant occulter d'autres finalités des funérailles publiques. Comme il nous est très brillamment expliqué, la mort d'un grand est aussi menace de troubles pour tout un ordre public en équilibre instable. La fragilité proclamée de toute entreprise humaine se voit pour finir retournée par l'oraison funèbre, dépassée dans une réitération de l'ordre social. Les individus passent, les institutions demeurent. Tel serait, sommairement réduit, le message que le peuple est invité à entendre au moment de la mort des grands. Bien entendu, de la théorie à la pratique, le chemin est long et bien souvent l'événement ne se conforme pas à ce qui était prévu. Les rois eux-mêmes n'y échappent pas. Ni Louis XIV, ni son successeur n'ont eu les funérailles qu'ils étaient en droit d'attendre.

Il est une autre sorte d'immortalité à quoi l'individu peut aspirer, celle de la gloire littéraire ou artistique. Les pompes y sont moins spectaculaires, mais tout aussi nettement affichées. Pas d'oraison funèbre dans ce cas, mais bien l'éloge du collègue disparu fait par le secrétaire perpétuel de l'Académie française, ou celle des Inscriptions ou des Sciences. Immortalité toute spirituelle, mais toujours promise, et qui fait en quelque sorte partie du contrat implicitement signé au moment de l'élection d'un nouveau membre. La république des lettres aussi a son culte des morts, tout laïque celui-là, dont l'institution trouve sans doute ses racines dans la Grèce antique, avec des rituels plus discrets que pour les grands mais tout aussi identifiables. La structure stéréotypée de l'éloge, qui se fonde sur des principes de répétition et d'identification, autorise d'ailleurs des études de fréquence, un découpage sémantique que l'auteur pratique avec virtuosité.

Si l'éternité académique perdure sans grand changement pendant toute l'époque étudiée, les représentations de la mort chrétienne connaissent un lent déclin, en étroite corrélation avec la

déchristianisation progressive de la société. On ne sait trop ce qu'il en serait advenu si la vie et la mort avaient continué leur cours accoutumé. Mais vint la Révolution qui devait, là aussi, changer la face des choses. Les élites républicaines sont également obsédées par un désir d'immortalité. Immortalité toute laïque, dans laquelle l'Être suprême n'intervient guère. Le culte des morts républicains, plus encore de ceux qui sont morts pour la République se veut résolument pédagogique. L'institution du Panthéon est un symbole qui vaut pour bien d'autres manifestations. Il s'inscrit dans un vaste mouvement d'idéalisation du martyr, très consciemment orchestré par le pouvoir. Le sang du héros, dit le discours du temps, doit être le ciment de l'édifice républicain; le héros mort est le meilleur des remparts pour la patrie en danger.

L'étude menée avec brio par Martin Papenheim se place au carrefour de disciplines rendues ici convergentes. Il est fait appel, comme le titre l'indique, à la sémantique pour l'analyse des discours, mais l'approche générale relève davantage de l'anthropologie et s'appuie pour ce faire sur des analyses de type sociologique et pour finir idéologique. Une traduction en français serait tout à fait souhaitable.

Henri DURANTON, Saint-Etienne

Roland KANZ, *Dichter und Denker im Porträt. Spurengänge zur deutschen Porträtkultur des 18. Jahrhunderts*, München (Deutscher Kunstverlag) 1993, 277 S. (Kunsthistorische Studien, 59).

Comme il ressort déjà de la bibliographie, R. Kanz aborde un sujet plus complexe qu'il ne paraît à première vue, car il touche non seulement à l'histoire de l'esthétique et à celle des différentes branches de l'art, mais aussi à l'anthropologie, à la sociologie et à l'histoire de la littérature et de la civilisation allemandes. Certes, l'accent est mis sur les manifestations du genre en Allemagne, mais comme à l'époque la discussion et les modèles étaient européens, son optique l'est aussi. Néanmoins la bibliographie alphabétique des sources et de la critique, très riche, trop sans doute, mentionne bien des ouvrages auxquels l'auteur ne renvoie pas au cours de l'ouvrage. Naturellement il eût été impossible de faire le bilan de toutes les recherches mentionnées, mais n'eût-il pas été bon de faire au moins celui de l'histoire du portrait? Cela aurait permis de mieux situer encore l'histoire du portrait des poètes et des penseurs par rapport à la masse des portraits que présente le XVIII<sup>e</sup> siècle, car, conséquence de l'importance accordée alors à l'anthropologie, le genre était à la mode. En guise de bilan, R. Kanz rappelle la réhabilitation de la peinture allemande du baroque et du rococo grâce aux expositions de 1914, de 1936, à l'occasion des Jeux olympiques, et surtout de 1949, qui chaque fois avaient voulu en même temps réhabiliter un passé méconnu pour revaloriser le présent.

Dans la préface, l'auteur avance la thèse que l'image mythique de l'Allemagne «pays des poètes et des penseurs», élaborée par Mme de Staël et qui pendant une partie du XIX<sup>e</sup> siècle a effectivement, mais plutôt abusivement, servi de modèle d'identification aux Allemands et de référence stéréotypée à l'Europe, avait été préparée par la vogue que connut le portrait des poètes et des savants au XVIII<sup>e</sup> siècle, mais ce ne fut que la partie visible de l'iceberg. Il faudrait également tenir compte notamment de l'augmentation croissante des publications, de l'échange d'idées favorisé par les revues et des représentations théâtrales. L'intéressante introduction annonce entre autres les cinq parties de l'ouvrage, à savoir le problème du profil social du groupe représenté, les éléments et le rôle de la tradition, les théories européennes concernant le portrait, les interférences entre celui-ci et la culture littéraire du moment et enfin l'idéalisation et le culte des poètes.

Dans le premier chapitre R. Kanz étudie la transformation de la république des lettres, mais il ne tient pas assez compte de l'évolution de la conception du poète; il mentionne certes Klopstock, mais non le rôle que celui-ci a joué, faisant de la poésie un sacerdoce et du poète un